

**Sweeney Todd — Le diabolique barbier de Fleet Street**  
**Les hauts et les bas d'un cinéaste de talent**  
*Sweeney Todd : le diabolique barbier de Fleet Street* États-Unis  
2008, 95 minutes

Jean-Philippe Desrochers

Le cinéma français  
Number 253, March–April 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/58949ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Desrochers, J.-P. (2008). Review of [Sweeney Todd — Le diabolique barbier de Fleet Street : les hauts et les bas d'un cinéaste de talent / *Sweeney Todd : le diabolique barbier de Fleet Street* États-Unis 2008, 95 minutes]. *Séquences*,(253), 44–44.

## SWEENEY TODD : THE DEMON BARBER OF FLEET STREET

### Les hauts et les bas d'un cinéaste de talent

Adaptation de la comédie musicale de Stephen Sondheim, *Sweeney Todd: The Demon Barber of Fleet Street* marque la sixième collaboration entre Tim Burton et son acteur fétiche, Johnny Depp. Cependant, l'histoire du barbier maléfique se situe bien loin de leurs plus fructueuses collaborations, que furent *Edward Scissorhands* et *Ed Wood*. *Sweeney Todd* n'est certes pas dépourvu de qualités, mais lorsqu'un film est signé Tim Burton, les attentes se font grandes.

JEAN-PHILIPPE DESROCHERS

Tim Burton fait partie de cette classe de cinéastes américains qui ont, au cours de leur carrière, réussi à imposer leur esthétique, leur vision du monde et leur conception de l'art et du cinéma, et ce, à l'intérieur des murs des studios hollywoodiens. Dès ses premiers courts métrages (notamment *Vincent*, ce brillant hommage à Vincent Price et à la poésie d'Edgar Allan Poe qui annonçait l'œuvre à venir du cinéaste), Burton imposait avec force son style visuel et narratif évoquant l'art gothique d'Edward Gorey, le cinéma expressionniste allemand et l'univers de la bande dessinée.



Céder devant les impératifs commerciaux

Treizième long métrage de sa carrière, *Sweeney Todd* ne fait que prouver l'état de stagnation dans lequel se situe Burton depuis *Sleepy Hollow* (1999), premier d'une série de films plus mineurs (mis à part *Corpse Bride*) dans la carrière du cinéaste. *Sweeney Todd* pose la question du cinéma d'auteur par rapport au cinéma commercial. De nos jours, comment est-il possible de faire un cinéma personnel, foncièrement original, dans les dédales du système hollywoodien ? Si Burton était parvenu à imposer sa vision en début de carrière, il semble aujourd'hui ne plus avoir plein contrôle sur ses œuvres. Cela porte à croire que le cinéaste hirsute cède maintenant devant les impératifs commerciaux des grands studios et tend à faire des œuvres plus consensuelles dans lesquelles sa vision artistique perd malheureusement de son acuité et de sa pertinence. Par conséquent, il devient une pâle imitation de lui-même.

Exécutée de main de maître, la réalisation est efficace, réglée au quart de tour (on ne laisse aucun moment de répit au spectateur), mais le travail de Burton s'avère somme toute très peu inventif, alors que ce dernier se contente de recycler sans grande originalité des éléments et des motifs de son œuvre passée, sans y apporter de nouvelles perspectives.

L'utilisation de l'image de synthèse dans le générique de début de *Sweeney Todd* et des récents films de Burton semble davantage priver ces œuvres du côté fantaisiste et artisanal qui caractérisait son cinéma du début des années 90. Plutôt que d'avoir recours à la technologie numérique pour pousser plus loin les limites de son imagination, Burton l'utilise comme raccourci.

Burton campe son récit dans un Londres industriel du XIX<sup>e</sup> siècle fort semblable à celui que présentait *Charlie and the Chocolate Factory*. Par ailleurs, la direction artistique du film et la photographie sont impeccables. L'atmosphère créée par Burton et son équipe est particulièrement glauque, à un tel point qu'elle devient suffocante à la longue. Seule la séquence décalée et presque surréaliste où Todd se trouve à la campagne avec Mrs. Lovett et Toby amène un peu de souffle au film. Fort contraste par rapport aux scènes urbaines, cette séquence s'éloigne des teintes bleu-gris-noir qui prédominent dans l'ensemble du film.

Dans ses meilleures œuvres, Burton mettait en scène un protagoniste en marge de la société, sorte de reflet du cinéaste en tant qu'artiste. Telle était la conception du héros burtonien. Par contre, la décision d'insuffler un caractère davantage mélancolique qu'inquiétant à son Sweeney Todd est discutable. Contrairement à l'interprétation franchement angoissante et démoniaque de Ray Winstone dans un téléfilm de 2006 adapté de l'œuvre de Sondheim, Depp incarne ici un Sweeney Todd dont les motivations de vengeance romantique n'arrivent guère à convaincre du fondement de sa démente. Fermée et abrupte, la conclusion du film prend des allures de tragédie. Puisqu'il ne s'est jamais identifié au barbier et à sa quête meurtrière, le spectateur est laissé complètement indifférent par la mort de Todd. En outre, la conclusion hâtive laisse en plan l'histoire de Johanna et Anthony, le jeune marin.

En somme, *Sweeney Todd* n'apporte rien de bien substantiel à la filmographie de Burton. La mise en scène efficace mais mécanique déployée par le cinéaste ne fait que confirmer ce que ses plus récentes œuvres démontraient. Souhaitons que le remake actuellement en préproduction de son *Frankenweenie* (1984), curieux mais néanmoins intéressant court métrage se référant au mythe de Frankenstein, donne à Burton l'occasion de renouer avec un cinéma plus personnel.

■ SWEENEY TODD : LE DIABOLIQUE BARBIER DE FLEET STREET — États-Unis 2008, 95 minutes — Réal. : Tim Burton — Scén. : John Logan, d'après la comédie musicale de Stephen Sondheim — Images : Dariusz Wolski — Mont. : Chris Lebezson — Mus. : Stephen Sondheim — Son : Steve Boeddeker — Dir. art. : Dante Ferretti — Cost. : Colleen Atwood — Int. : Johnny Depp (Sweeney Todd), Helena Bonham Carter (Mrs. Lovett), Alan Rickman (Judge Turpin), Timothy Spall (Beadle Bamford), Sacha Baron Cohen (Signor Adolfo Pirelli), Jamie Campbell Bower (Anthony Hope), Laura Michelle Kelly (Beggan Woman), Jayne Wisener (Johanna), Ed Sanders (Toby) — Prod. : John Logan, Laurie MacDonald, Walter Parkes, Richard D. Zanuck — Dist. : Paramount